

représenté dans l'Internationale par *Katayama*. Au fur et à mesure que la direction de l'Internationale se vidait, *Katayama* en devenait un pilier bolchévique. A vrai dire, *Katayama* est, par lui-même, un malentendu complet. A la différence de Clara Zetkin, on ne peut même pas le qualifier de figure décorative, car il est totalement dépourvu de caractère décoratif. Ses conceptions forment un progressisme très légèrement coloré de marxisme. Par toute sa formation, *Katayama* est incomparablement plus près du monde d'idées de Sun-Yat-Sen que de Lénine. Cela n'empêche pas *Katayama* d'exclure les bolchéviques-léninistes de l'Internationale et, en général, de décider, par son vote, des destinées de la révolution prolétarienne. En récompense de ses services dans la lutte contre l'Opposition, l'Internationale soutient au Japon l'autorité fictive de *Katayama*. Les jeunes communistes japonais le contempnent avec déférence et suivent son enseignement. Lequel? Ce n'est pas pour rien qu'existe ce proverbe japonais : « On peut même adorer une tête de sardine, le tout est de croire. »

Entre temps, ce n'est au Japon qu'une suite sans fin de tentatives d'union des divers « partis ouvriers-paysans » de droite, du centre, de gauche, qui, tous au même degré, constituent un attentat organisé contre l'indépendance politique de l'avant-garde prolétarienne. Les notes et les contre-notes diplomatiques, les conférences et les contre-conférences d'unité croissent et se multiplient, résorbant et pervertissant les peu nombreux communistes, les détournant du véritable travail de groupement et d'éducation des ouvriers-révolutionnaires. La presse de l'Internationale ne donne presque aucune information sur l'action révolutionnaire actuelle des communistes japonais, sur le travail illégal, sur l'organisation, les proclamations, etc. En revanche, presque chaque semaine, nous apprenons de nouvelles initiatives d'un nouveau Comité pour la réorganisation du parti ouvrier-paysan de gauche dans le sens de l'union avec l'aile gauche du parti ouvrier-paysan du centre qui, à son tour, se tourne vers l'aile gauche du parti de droite, et ainsi de suite, sans qu'il y ait de fin. Que vient faire ici le bolchévisme? Quel rapport peuvent avoir Marx et Lénine avec cet indécent remue-ménage de souris?

Mais, d'un autre point de vue, il faudra revenir plus à fond sur les brûlantes questions d'Orient.

..

Comme on le voit, le sens général des changements qui se sont opérés dans la direction de l'Internationale apparaît en pleine lumière au défilé de ses personnages responsables. Les gens de Martynov, les adaptés de tout acabit dirigent l'Internationale. Les français ont le terme politique « rallié ». La fréquence des révolutions politiques l'a rendu nécessaire. Si les républicains ont dû se faire à l'empire, les royalistes et les bonapartistes ont dû, à leur tour, se faire à la république. Ils ne le firent pas d'un coup, mais seulement après s'être convaincus de la stabilité du régime républicain. Ce ne sont pas des républicains qui combattent pour la république, mais ceux qui, charitablement, acceptèrent d'elle fonctions et prébendes. Voilà ce qu'on appelle les « ralliés ». Mais il ne faut pas croire que ce type n'est particulier qu'à la révolution bourgeoise. La base du « ralliement », ce n'est pas la révolution, c'est sa victoire et l'Etat qui crée cette victoire.

Il va sans dire que de vrais combattants, surtout dans les autres pays, appartenant non seule-

ment aux jeunes générations, mais, dans une certaine mesure aussi, aux générations plus vieilles, se sont ralliés et se rallient à la Révolution d'Octobre. Mais le régime actuel de l'Internationale ne leur permet pas de s'élever au niveau de dirigeants indépendants, à plus forte raison, de chefs révolutionnaires. Il écarte, balaie, déforme, piétine tout ce qui est indépendant, idéologiquement ferme et volontaire. Il lui faut des adaptés. Il les trouve sans peine, les groupe et les arme.

Parmi les ralliés, on distingue deux nuances qui vont des éléments politiquement lourds mais honnêtes, dépourvus de perspicacité et d'initiative, jusqu'aux arrivistes les plus fiéffés. Mais même les meilleurs de ces « ralliés » (comme la psychologie le dicte et comme l'expérience le montre), font preuve à l'égard des révolutions nouvelles des mêmes facultés dont ils firent preuve auparavant, voire même à la veille d'Octobre : imprévoyance, manque d'initiative créatrice et de vrai courage révolutionnaire. Les Kolarov, les Pepper, les Kousinen, les Waletsky, les Martynov, les Petrovsky, les Lozovsky et autres héros, qui ont raté, qui ont fausement annoncé ou qui ont tué qui une, qui deux, qui trois révolutions et même davantage, se disent certainement : « Qu'une nouvelle révolution nous tombe sous la main et, cette fois, nous nous montrerons. » Tel le chasseur malchanceux qui jure, après chaque coup raté, qu'il visera mieux le gibier suivant. Se souvenant de leurs fautes et inquiets à l'idée qu'elles ne sont pas oubliées, ces révolutionnaires d'après la révolution sont toujours prêts, sur un signe d'en haut, à faire preuve de hardiesse aux quatre coins de la terre. Voilà pourquoi les situations révolutionnaires ratées alternent avec des aventures révolutionnaires non moins tragiques.

Le mieux qu'on puisse faire à l'égard de toutes les variétés de Martynov, Kousinen et Pepper, c'est de les tenir à une portée de canon des institutions où se décident les destinées de la révolution.

..

On peut objecter que toutes les figures que j'ai énumérées ne sont tout de même que de second ordre et que la « véritable » direction est concentrée dans le Bureau Politique du Parti Communiste russe. Mais c'est une illusion. Sous Lénine, la direction immédiate des affaires de l'Internationale avait été confiée à Zinoviev, Radek et Boukharine. A la solution des questions tant soit peu importantes prenaient part Lénine et l'auteur de ces lignes. Inutile de dire que, dans toutes les questions essentielles de l'Internationale, le diapason était dans les mains de Lénine. *Aucun des membres actuels du Bureau politique*, exception faite de Boukharine, ne prenait la moindre part à la direction de l'Internationale, et, bien entendu, ce n'était pas un simple hasard. La nature de ce travail présuppose non seulement un certain niveau théorique et politique, mais aussi la connaissance directe de la vie intérieure des pays d'Occident et la possession des langues permettant de suivre continuellement la presse étrangère. Dans le Bureau Politique actuel, personne, à l'exception de Boukharine qui, du vivant de Lénine, n'était que candidat au Bureau Politique, ne possède même ces aptitudes formelles.

Le « Testament » de Lénine donne de Boukharine une caractéristique en quelque sorte contradictoire. D'autre part, il est parlé de lui comme d'un « théoricien des plus précieux et des plus en vue du Parti », d'autre part, il y est indiqué

qu'« il est fort douteux que ses conceptions théoriques puissent être prises pour des conceptions marxistes, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il ne comprit jamais à fond la dialectique) ». Comment un non-dialecticien et un scolastique peut-il être le théoricien d'un parti marxiste? Je ne m'arrêterai pas sur le fait que le « Testament », écrit dans un but déterminé pour le Parti, est imprégné du désir d'« équilibrer », fût-ce dans une certaine mesure, les caractéristiques de chaque militant dirigeant du Parti : Lénine limite soigneusement l'éloge trop marqué, comme il adoucit le jugement trop dur. Néanmoins, cela a trait à la forme du « Testament », mais pas au fond, et cela n'explique pas comment peuvent être « précieux » les travaux marxistes d'un écrivain qui ne s'est pas assimilé la dialectique? Toutefois, la caractéristique que donne Lénine, malgré sa contradiction apparente, destinée à doré quelque peu la pilule, n'est pas au fond contradictoire et elle est foncièrement juste.

La dialectique ne supprime pas la logique formelle, comme la synthèse ne supprime pas l'analyse, mais, au contraire, s'appuie sur elle. La manière de penser de Boukharine est formellement logique et, d'un bout à l'autre, abstraitement-analytique. Ses meilleures pages se rapportent au domaine de l'analyse formellement-logique. Là où la pensée de Boukharine se meut dans les lignes déjà tracées par le burin de Marx et de Lénine, elle peut donner de précieux résultats partiels, en vérité, presque toujours accompagnés d'un arrière-goût de scolastique. Mais, là où Boukharine pénètre de lui-même dans une sphère nouvelle, là où il est obligé de combiner des éléments empruntés aux différents domaines — économique et politique, sociologique et idéologique — il manifeste un arbitraire complètement irresponsable et impondérable, multipliant les généralisations à vue de nez, et jonglant avec les notions comme avec des balles. Si l'on se donnait la peine de rassembler et de classer chronologiquement toutes les « théories » que Boukharine a servies à l'Internationale depuis 1919 et surtout depuis 1923, on en tirerait un tableau rappelant la nuit du Walpurgis où les chétives mânes du marxisme trembleraient sous tous les vents de la scolastique.

Le VI^e Congrès de l'Internationale a porté les contradictions de l'Appareil dirigeant au paroxysme et, par conséquent, à l'absurde. En apparence, la direction semblait appartenir à Boukharine : il fit le rapport moral, indiqua la ligne stratégique, proposa et fit voter le Programme — ce qui n'est pas mince — inaugura et clôtura le Congrès en en faisant le bilan. Sa domination paraissait complète. Et cependant, tout le monde sait que l'influence réelle de Boukharine sur le Congrès fut voisine de zéro. Les interminables caquetages de Boukharine ressemblaient à ces bulles que dégage un individu qui se noie. Pendant ce temps, sans souci de l'esprit des rapports, voire même à l'encontre de cet esprit, le regroupement s'opérait parmi les délégués et leur organisation fractionnelle s'affermissait. Cette duplicité phénoménale dévoila quel rôle secondaire, accessoire, décoratif, joue en somme l'« idéologie » sous le régime bureaucratique de l'Appareil. Or, s'il n'y a plus lieu maintenant de parler de la direction de Boukharine, puisque le clou du VI^e Congrès fut la liquidation de celui-ci, il reste *Staline*. Mais là, d'un paradoxe nous tombons dans un autre : car celui qu'on appelle aujourd'hui, avec quelque raison, le dirigeant de l'Internationale, ne se montra

pas au Congrès, et dans ses discours ultérieurs se débarrassa des questions du Programme et de la stratégie de l'Internationale en quelques phrases qui ne veulent rien dire. De nouveau, il n'y a rien là de fortuit.

Il n'est point besoin de s'étendre sur le caractère grossièrement empirique de la politique de Staline. Avec plus ou moins de retard, elle n'est que le reflet passif des chocs sociaux souterrains. Or, pour une certaine période et dans des conditions déterminées, la force du centrisme de l'Appareil réside dans une adaptation empirique. Mais, là précisément est son talon d'Achille.

Ceux qui ne le connaissent pas peuvent difficilement se faire une idée du niveau des connaissances scientifiques et des ressources théoriques de Staline. Du vivant de Lénine, il ne vint jamais à l'esprit d'aucun de nous de l'intéresser aux discussions des problèmes théoriques ou des questions stratégiques de l'Internationale. Le plus qu'il lui arriva de faire, ce fut parfois de voter pour telle ou telle question pour autant que les divergences de vue parmi les dirigeants russes de l'Internationale nécessitaient un vote formel du Bureau politique. En tout cas, jusqu'en 1924, il est impossible de trouver soit un article, soit un discours de Staline consacré aux problèmes internationaux. Or, cette « qualité » — le fait qu'il n'était lié personnellement par aucune obligation ou tradition idéologique aux questions théoriques et internationales fondamentales — le rendit on ne peut mieux apte à diriger la politique de recul lorsque, dans le pays, les classes écrasées par la Révolution d'Octobre commencèrent à se relever en faisant pression sur le Parti. Staline devint nécessaire lorsque l'on commença à dévider à rebours le film d'Octobre. « Toute époque sociale — a dit Marx, reprenant le mot d'Helvétius — demande ses grands hommes; quand il n'en existe pas, elle en invente ». Or, Staline est le grand homme « inventé » de la période de la réaction contre Octobre.

On sait que le marxisme ne « nie » nullement le principe personnel dans l'histoire; au contraire, mieux que toute autre doctrine, il est capable d'élucider la fonction historique d'une personnalité marquante. Mais le fétichisme du principe personnel est foncièrement étranger au marxisme. Le rôle de la personnalité s'explique toujours par les conditions objectives contenues dans le rapport des classes. Il y eut des périodes historiques où, selon l'expression d'un ennemi intelligent, Oustrialov, « pour sauver le pays », une médiocrité s'avéra nécessaire et rien de plus. Dans son *Dix-huit Brumaire*, Marx a montré, selon ses propres termes, « comment la lutte de classes a créé des circonstances et des conditions qui ont permis à un personnage médiocre et vulgaire de jouer le rôle de héros ». Marx avait en vue Napoléon III. Le soubassement social de ce dernier furent les petits propriétaires paysans, sous la neutralisation réciproque de la bourgeoisie et du prolétariat. Les éléments essentiels de cette situation existent également chez nous. Tout est dans leur rapport de forces et dans les tendances de l'évolution ultérieure. Pour ces tendances, nous nous affrontons encore. Mais, en attendant, il est incontestable que, plus l'on va, plus le régime stalinien apparaît comme la préparation du bonapartisme.

Le mépris des questions de principe et l'exiguïté de pensée ont toujours accompagné Staline. En 1925, le journal du Parti, de Tiflis, *Zaria Vostoka*, lui rendit un mauvais service en pu-